CIF 2024 / Année 1 / 1er trimestre

**« Comment Dieu se manifeste-t-il à l’homme ? »**

**Cours n° 5 : 18 novembre 2024 / 20h-22h (visio)**

**La notion de « lieux » de la révélation**

Après avoir évoqué la compréhension trinitaire de Dieu agissant « par » le Christ et « dans » l’Esprit (à partir de 2Co 3 ; cours 1), puis, à partir de diverses références bibliques, la réalité d’un Dieu s’incarnant « dans le temps » et « dans la chair » (cours 2), et avoir insisté sur le fait que Dieu ne voulait que Se révéler Lui-même (sens de l’expression « d’auto-communication » ; cours 3), nous avons examiné la réponse humaine comme écoute-obéissance (cours 4), toujours située dans des contextes (cours 1), vivant un rapport particulier entre immanence et transcendance (cours 2) et portant à la fois sur un contenu appelant une adhésion raisonnable et une communication s’enracinant dans l’élan anthropologique du cœur (cours 3 et 4).

Pour penser l’enracinement de la révélation dans l’histoire, la condition humaine, pour la situer au plus proche des réalités humaines et créées, la Tradition parle de « lieux », autrement dit, dans un vocabulaire plus contemporain, de « médiations » concrètes. Apparaît ici un double paradoxe : 1. Le Dieu infini, « pur Esprit », assume le fini et sa révélation passe par des médiations concrètes, matérielles ; 2. Le Dieu qui se rend proche et qui se fait le prochain de chacun ne se connait pas en dehors de médiations qui ne sont pourtant pas des intermédiaires.

On retient six points de repères fondamentaux pour comprendre cette notion de « lieux » :

* l’expérience de la vie liturgique et de la vie de prière,
* la place première des Écritures (Irénée de Lyon, iie siècle / théologie contemporaine),
* la charité / la diaconie / « l’option préférentielle pour les pauvres »,
* les dix « lieux théologiques » (Melchior Cano, xvie siècle),
* les lieux théologiques « en acte » (Marie-Dominique Chenu, xxe siècle),
* la notion conciliaire de « signes des temps » (concile Vatican II, *Gaudium et Spes*, 1965).

1. **L’expérience de la vie liturgique et de la vie de prière**

Concile Vatican II, *Constitution sur la sainte liturgie,* Sacrosanctum concilium, 1963, n° 6 :

[...] De même que le Christ fut envoyé par le Père, ainsi lui-même envoya ses apôtres, remplis de l'Esprit-Saint, non seulement pour que, prêchant l'Évangile à toute créature (Cf. *Mc*16,15), ils annoncent que le Fils de Dieu, par sa mort et sa résurrection, nous a délivrés du pouvoir de Satan (Cf. *Ac*26,18) ainsi que de la mort, et nous a transférés dans le royaume de son Père, mais aussi afin qu'ils exercent cette œuvre de salut qu'ils annonçaient, par le sacrifice et les sacrements autour desquels gravite toute la vie liturgique. C'est ainsi que par le baptême les hommes sont greffés sur le mystère pascal du Christ : morts avec lui, ensevelis avec lui, ressuscités avec lui (Cf. *Rm*6,4 ; *Ep*2,6 ; *Col*3,1 ; *2Tm*2,11) ; ils reçoivent l'esprit d'adoption des fils "dans lequel nous crions : Abba, Père" (*Rm*8,15), et ils deviennent ainsi ces vrais adorateurs que cherche le Père (Cf. *Jn*4,23). Semblablement, chaque fois qu'ils mangent la Cène du Seigneur, ils annoncent sa mort jusqu'à ce qu'il vienne (Cf. *1Co*11,26). C'est pourquoi le jour même de la Pentecôte où l'Église apparut au monde, "ceux qui accueillirent la parole" de Pierre "furent baptisés". "Et ils étaient assidus à l'enseignement des apôtres, à la communion fraternelle dans la fraction du pain et aux prières ... louant Dieu et ayant la faveur de tout le peuple" (*Ac*2,41-47). Jamais, dans la suite, l'Église n'omit de se réunir pour célébrer le mystère pascal ; en lisant "dans toutes les Écritures ce qui le concernait" (*Lc*24,17), en célébrant l'Eucharistie dans laquelle "sont rendus présents la victoire et le triomphe de sa mort" (cf. concile de Trente) et en rendant en même temps grâces "à Dieu pour son don ineffable" (*2Co*9,15) dans le Christ Jésus "pour la louange de sa gloire" (*Ep*1,12) par la vertu de l'Esprit-Saint ».

Joseph Thomas, « Chercheurs de soi... », *Études*, sept. 1992, p. 225-233 (ici p. 231):

« Nous croyons en Jésus, reconnu et confessé comme Christ et Seigneur. Le nom de Jésus comporte la référence à un sujet historique concret. Il rappelle la singularité d’un événement advenu une fois pour toutes. Jésus est le nom d’un homme libre [...]. Pour le croyant, il restera toujours un autre. Son nom singulier est pourtant à nos yeux le nom humain de Dieu. [...] Cet autre n’est pas moi, je ne serai jamais lui ; pourtant il sera, il est avec moi, avec nous. [...] Pour entrer dans la relation qu’il me propose, il faut que j’accepte de sortir de moi pour aller à la rencontre de celui qui vient. La foi, [et l‘expérience de la prière] comporte[nt] toujours cette exode ».

1. **La place première des Écritures**

Bible, Écriture, évangiles, Évangile, Parole de Dieu ... quelles différences ?

Benoit XVI, *Exhortation apostolique sur la Parole de Dieu dans la vie et la mission de l’Église,* Verbum Domini*,* n° 7, 2010 : « Dans l’Église, nous vénérons beaucoup les Saintes Écritures, bien que la foi chrétienne ne soit pas une ‘religion du Livre’ : le christianisme est la ‘religion de la Parole de Dieu’, non d’« une parole écrite et muette, mais du Verbe incarné et vivant » (cf. saint Bernard de Clairvaux). Au centre de la vie chrétienne, il n’y a pas un livre, mais une personne : Jésus-Christ qui est lui-même la vivante Parole de Dieu. L’Écriture doit donc être proclamée, écoutée, lue, accueillie et vécue comme la Parole de Dieu, dans le sillage de la Tradition apostolique dont elle est inséparable (cf. concile Vatican II, *Dei Verbum*, n° 10) ».

Irénée de Lyon, *Adversus Haereses (Contre les hérésies)*, autour des années 180, tr. fr. Adelin Rousseau, Paris, Cerf, 1991, Livre III, 1, 1 :

« Le Seigneur de toute chose a en effet donné à ses apôtres le pouvoir d’annoncer l’Évangile, et c’est par eux que nous avons connu la vérité, c’est-à-dire l’enseignement du Fils de Dieu. C’est aussi à eux que le Seigneur a dit : ‘qui vous écoute m’écoute et qui vous méprise me méprise et méprise Celui qui m’a envoyé’. Car ce n’est pas par d’autres que nous avons connu ‘l’économie’ de notre salut, mais bien par ceux par qui l’Évangile nous est parvenu. Cet Évangile ils l’ont d’abord prêché ; ensuite, par la volonté de Dieu, ils nous l’ont transmis dans des Écritures, pour qu’il soit le fondement et la colonne de notre foi ».

**Remarques sur le caractère de l’écrit dans le Nouveau Testament**

Rappel sur les médiations pratiques liées à la traduction, aux langues, aux manuscrits, etc.

cf. Daniel Marguerat, « A l’origine fut la lettre... », in *Aux origines de la Bible*, Paris, Bayard-Le monde de la Bible, 2007, p. 129-136 :

p. 130 : « Il existe des collections de paroles de Jésus, des paraboles, des cycles de miracles. Toutefois les premiers documents achevés sont des lettres, celles de Paul (21 des 27 textes du NT) ; la plus ancienne *1Th* date des années 50, écrite par Paul, Sylvain et Timothée et la plus récente dans le Canon est la *2P,* écrite au début du IIe siècle. Pourquoi des lettres ? Pour répondre à des demandes et résoudre des tensions ; la lettre comme un substitut de présence [...], une présence en différé ».

*Ibid*., p. 134 : La rédaction d’une lettre se fait avec un secrétaire, en plusieurs fois, avec des discussions préparatoires avec d’autres. En fait, Paul a eu une activité « d’animateur de réseaux missionnaires [...]. Lorsqu’il répond à une demande, [il] entoure son nom d’autres noms. Il marque ainsi, d’une part, que la parole à transmettre ne lui appartient pas en propre. Il reconnaît, d’autre part, que sa réflexion a été accompagnée par d’autres, discutée, élaborée grâce à eux ».

*Ibid*., p. 135 : « Que révèle le primat de la lettre chez les premiers chrétiens ? Il témoigne d’abord que la Nouvelle chrétienne fut d’emblée une parole adressée, interpellant les personnes dans le concret et la singularité de leur existence. Tout le contraire d’une sagesse intemporelle. Elle témoigne ensuite que cette parole ne fut pas ésotérique, réservée à l’initiation d’une grappe d’élus, mais rédigée en grec, en langue de tous. Tout le contraire d’un arcane. Elle témoigne ensuite que l’Évangile s’est présenté dès l’origine come une vérité en débat, digne de discussion et apte à l’argumentation. Tout le contraire d’un dogme transmis par imposition ».

1. **La charité / la diaconie / « l’option préférentielle pour les pauvres »**

François, *Encyclique sur la sauvegarde de la maison commune,* Laudato Si’, 2015, n° 49 :

« [...] Souvent on n’a pas une conscience claire des problèmes qui affectent particulièrement les exclus. Ils sont la majeure partie de la planète, des milliers de millions de personnes. Aujourd’hui, ils sont présents dans les débats politiques et économiques internationaux, mais il semble souvent que leurs problèmes se posent comme un appendice, comme une question qui s’ajoute presque par obligation ou de manière marginale, quand on ne les considère pas comme un pur dommage collatéral. De fait, au moment de l’action concrète, ils sont relégués fréquemment à la dernière place. [...] Ceci cohabite parfois avec un discours “vert”. Mais aujourd’hui, nous ne pouvons pas nous empêcher de reconnaître qu’une vraie approche écologique se transforme toujours en une approche sociale, qui doit intégrer la justice dans les discussions sur l’environnement, pour écouter tant la clameur de la terre que la clameur des pauvres ».

1. **Les « lieux théologiques » modernes** (xvie siècle)

**Les dix lieux théologiques selon Melchior Cano, op (publié en 1563, Salamanque[[1]](#footnote-1)) :**

L’Écriture sainte, la Tradition apostolique, l’autorité de l’Église catholique, l’autorité des conciles œcuméniques, l’autorité du Souverain pontife, la doctrine des Pères de l’Église, la doctrine des théologiens et des canonistes, la vérité rationnelle humaine, la doctrine des philosophes et l’histoire.

**Commentaires contemporains :**

Bernard Sesboüé, sj, « Du couple *lectio-quaestio* aux manuels » in *La responsabilité des théologiens. Mélanges offerts à Joseph Doré,* Paris, Desclée, 2002, p. 37-50 : « L’émergence du premier traité *Des lieux théologiques*, rédigé par Melchior Cano et paru en 1563, est typique de préoccupations nouvelles. Il s’agit pour lui de recenser de manière systématique et hiérarchisée les autorités capables de justifier un exposé de la foi. Nous sommes en présence d’un ensemble qui commande de manière nouvelle la théologie [...]. Chaque thèse doit être appuyée, fondée et confirmée sur un ensemble d’autorités qui prennent une place de plus en plus importante ».

Commission Théologique Internationale, *La théologie aujourd’hui. Perspectives, principes et critères*, 2012 : « Dans la théologie catholique s’est développée une réflexion considérable sur les « lieux » théologiques, c’est-à-dire sur les points de repère fondamentaux pour le travail théologique. Il est important de connaître non seulement ces lieux, mais aussi leur poids respectif et leurs relations mutuelles »

Plan du chapitre 2 : *1. L’étude de l’Écriture, âme de la théologie ; 2. La fidélité à la Tradition apostolique* ; *3. L’attention portée au* sensus fidelium *; 4. Une adhésion responsable au Magistère de l’Église ; 5. La communauté des théologiens ; 6. En dialogue avec le monde*

1. **Les lieux théologiques « en acte » (xxe siècle)**

M.-D. Chenu, *Une École de théologie : le Saulchoir*, Paris, Cerf, 1985 (1ère éd. 1937), p. 142-143 :

« Etre présent à son temps, disions-nous. Nous y voilà. Théologiquement parlant, c’est être présent au donné révélé dans la vie présente de l’Église et dans l’expérience actuelle de la chrétienté. Or, la Tradition, c’est, *dans la foi*, la présence même de la révélation. Le théologien vit de cela. Ses yeux sont grands ouverts sur la chrétienté en travail. Ainsi regardons-nous avec une sainte curiosité :

* l’expansion missionnaire, dont le sens profond se révèle contre tant d’étroitesses mentales et institutionnelles, avivé encore et corsé par le sentiment des dimensions nouvelles du monde, de ses solidarités, de ses autonomies, de ses peuples adultes, hors d’un colonialisme périmé ;
* le pluralisme des civilisations humaines, dont les richesses disparates peuvent appesantir les chrétientés locales, mais aussi faire sentir, avec la transcendance du christianisme, la souplesse divine de sa grâce ;
* les grandeurs originales de l’Orient, que l’islam a ravies à l’Évangile, que les schismes ont dilapidées, mais dont la privation demeure une blessure ouverte pour l’Église, tentée dès lors de se bloquer dans le latinisme occidental ;
* l’émouvant et irrépressible appétit d’union qui travaille, comme la chrétienté elle-même, et plus fébrilement qu’elle, les chrétientés dissidentes, dont les mouvements ‘œcuméniques’ rendent témoignage à l’*Ecclesia una sancta*;
* la fermentation sociale provoquée par l’accès des masses populaires à la vie publique et consciente, spectacle grandiose que la perversion communiste rend tragique, y compris dans sa dénonciation des ignorances et des insouciances des chrétiens ; non pas seulement d’innombrables problèmes de morale pratique dès lors posés, mais le grand problème d’une nouvelle chrétienté en gestation, corps mystique où le travail aura son statut spirituel, et l’homme sa condition humaine entre la richesse et la misère ;
* et au milieu de tout cela l’Église militante, retrouvant dans ce monde nouveau une nouvelle jeunesse, par une nouvelle méthode de conquête, où le laïc participe à l’apostolat hiérarchique, portant dans son milieu le témoignage et la vie du Christ : incarnation prolongée, où toute l’épaisseur de la société humaine, selon ses métiers et ses classes, est assumée dans ces institutions que sont les mouvements spécialisés, structure typique de cette nouvelle chrétienté.

Autant de ‘lieux’ théologiques *en acte*, pour la doctrine de la grâce, de l’incarnation, de la rédemption, expressément promulgués d’ailleurs et décrits au fur et à mesure par les encycliques des papes. Mauvais théologiens, ceux qui, enfouis dans leurs in-folio et leurs disputes scolastiques, ne seraient pas ouverts à ces spectacles, non seulement dans la pieuse ferveur de leur cœur, mais formellement dans leur science : donné théologique en plein rendement, dans la présence de *l’Esprit*. »

1. **Les « signes des temps » (concile Vatican II, *Constitution pastorale sur l’Église dans le monde de ce temps* Gaudium et Spes*,* 1965)**

4 : Espoirs et angoisses

[...] L'Église a le devoir, à tout moment, de scruter les signes des temps et de les interpréter à la lumière de l'Évangile, de telle sorte qu'elle puisse répondre, d'une manière adaptée à chaque génération, aux questions éternelles des hommes sur le sens de la vie présente et future et sur leurs relations réciproques. Il importe donc de connaître et de comprendre ce monde dans lequel nous vivons, ses attentes, ses aspirations, son caractère souvent dramatique. [...] Jamais le genre humain n'a regorgé de tant de richesses, de tant de possibilités, d'une telle puissance économique, et pourtant une part considérable des habitants du globe est encore tourmentée par la faim et la misère, et des multitudes d'êtres humains ne savent ni lire ni écrire. Jamais les hommes n'ont jamais eu comme aujourd'hui un sens aussi vif de la liberté, mais, au même moment, surgissent de nouvelles formes d'asservissement social et psychique. [...]

11 : Répondre aux appels de l'Esprit

Mû par la foi, se sachant conduit par l'Esprit du Seigneur qui remplit l'univers, le peuple de Dieu s'efforce de discerner dans les événements, les exigences et les requêtes de notre temps, auxquels il participe avec les autres hommes, quels sont les signes véritables de la présence ou du dessein de Dieu. [...] Le Concile se propose avant tout de juger à cette lumière les valeurs les plus prisées par nos contemporains et de les relier à leur source divine. Car ces valeurs, dans la mesure où elles procèdent du génie humain, qui est un don de Dieu, sont fort bonnes ; mais il n'est pas rare que la corruption du cœur humain les détourne de l'ordre requis : c'est pourquoi elles ont besoin d'être purifiées. [...]. Quelles orientations semblent devoir être proposées pour l'édification de la société contemporaine ? Quelle signification dernière donner à l'activité de l'homme dans l'univers ? [...]

44 : Aide que l'Église reçoit du monde d'aujourd'hui

« De même qu'il importe au monde de reconnaître l'Église comme une réalité sociale de l'histoire et comme son ferment, de même l'Église n'ignore pas tout ce qu'elle a reçu de l'histoire et de l'évolution du genre humain.

L'expérience des siècles passés, le progrès des sciences, les richesses cachées dans les diverses cultures, qui permettent de mieux connaître l'homme lui-même et ouvrent de nouvelles voies à la vérité, sont également utiles à l’Église. En effet, dès les débuts de son histoire, elle a appris à exprimer le message du Christ en se servant des concepts et des langues des divers peuples et, de plus, elle s'est efforcée de le mettre en valeur par la sagesse des philosophes : ceci afin d'adapter l'Évangile, dans les limites convenables, et à la compréhension de tous et aux exigences des sages. A vrai dire, cette manière appropriée de proclamer la parole révélée doit demeurer la loi de toute évangélisation.

[...] L'Église, surtout de nos jours où les choses vont si vite et où les façons de penser sont extrêmement variées, a particulièrement besoin de l'apport de ceux qui vivent dans le monde, et en épousent les formes mentales, qu'il s'agisse des croyants ou des incroyants. Il revient à tout le peuple de Dieu, notamment aux pasteurs et aux théologiens, avec l'aide de l'Esprit-Saint, de scruter, de discerner et d'interpréter les multiples langages de notre temps et de les juger à la lumière de la parole divine, pour que la vérité révélée puisse être sans cesse mieux perçue, mieux comprise et présentée sous une forme plus adaptée. »

1. Francesco Vitoria (1492-1546), qui a étudié à Paris de 1507 à 1522 et a baigné au couvent Saint-Jacques des dominicains dans le renouveau thomiste de la fin du XV° siècle, transporta ces méthodes à Salamanque où il fut à l’origine de l’école de théologie dominicaine salmantine avec Melchior Cano (1509-1560), Dominique Soto, Dominique Banez, entre autres, qui furent ses élèves (Sesboüé, *op. cit.)* [↑](#footnote-ref-1)